Laurent Seksik

La Légende des fils

roman

rentrée littéraire

Flammarion

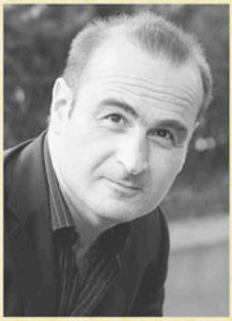
Par l'auteur de

Les derniers jours de Stefan Zweig

Extrait de la publication

La Légende des fils

Laurent Seksik



Phoenix, Arizona, automne 1962. Scott vit des instants de grâce auprès d'une mère aimante et tente d'échapper à l'ivresse sauvage d'un père revenu brisé de la guerre. Scott est un doux rêveur, en quête d'absolu et de grands espaces. Chaque jour s'ouvre sur les retrouvailles avec sa mère, infirmière de nuit au Memorial Hospital, et s'achève sous la menace du tyran à la patte folle. Un matin d'octobre, mère et fils prennent la fuite en direction de Flagstaff. Le destin les attend sur la route 17.
Avec *Les derniers jours de Stefan Zweig*, Laurent Seksik retraçait la tragédie d'un homme meurtri. *La Légende des fils* raconte l'odyssée d'un adolescent dans l'Ouest américain des années 1960. Le récit de l'innocence perdue.

Né en 1962, Laurent Seksik est écrivain et médecin. La Légende des fils *est son cinquième roman.*

11-VIII N Portrait © Gérard Uféras / Flammarion

Flammarion

Extrait de la publication

La Légende des fils

Extrait de la publication

Du même auteur

Les derniers jours de Stefan Zweig, Flammarion, 2010 ; J'ai Lu, 2011 (Prix *Nice-Matin*/Baie des Anges).
Albert Einstein, Gallimard-Folio, 2008.
La Consultation, JC Lattès, Pocket, 2006.
La Folle Histoire, JC Lattès, 2003 (Prix Littré).
Les Mauvaises Pensées, 1999, JC Lattès ; Pocket, 1999 (Prix Wizo).

Extrait de la publication

Laurent Seksik

La Légende des fils

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-7431-0

À ma mère

À mon père

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Scott ouvrit les paupières, souleva l'édredon, fit taire le réveil, s'assit au bord du lit, jeta un regard hébété autour de lui. La chambre baignait dans un soupçon de clarté. Il se frotta les yeux, contempla le crucifix fixé au mur, prit une ample respiration. Seigneur, l'heure est venue, donne-moi la force, veille sur ma mère en mon absence, protège-la du démon qui habite ce lieu. Il dit amen et se signa. Il ôta son pyjama, enfila son pantalon, sa chemise, chaussa ses Clarks et se leva. Ses yeux croisèrent la photographie de John Fitzgerald Kennedy clouée au mur et qu'il avait découpée dans le supplément hebdomadaire du *Daily News*. Le Président tendait la main à un jeune garçon. Il imagina être ce garçon-là.

Il s'empara sur le bureau de la lettre rédigée la veille, la posa sur l'édredon, recula d'un pas, trouva que c'était bien.

Il saisit son sac de toile empli de quelques vêtements, d'une gourde et d'un couteau, gagna la salle à manger, s'arrêta face au bahut, ouvrit le premier tiroir, attrapa du bout des doigts la liasse de billets de dix dollars dissimulée au fond, la glissa dans sa

poche, remit le tout en place et pria le Seigneur de pardonner son geste.

Au milieu du couloir, son regard s'arrêta sur la Winchester suspendue au mur. Il se mit sur la pointe des pieds, empoigna le fusil, se dirigea vers la chambre où dormait son père. Il entrouvrit la porte, vit Jeffrey Hatford endormi, avec cet air étrange que lui donnaient, en plein sommeil, ses paupières demi-closes.

Il demeura un instant, posté là, immobile, l'arme entre ses mains, observant l'homme étendu en travers du lit. Quel effet procurait de mettre en joue l'auteur de ses jours ? Il laissa le canon pointé vers le sol, se retourna, remit l'arme en place, sortit de la maison, ferma doucement la porte derrière lui. Son ballot sur l'épaule, il dévala le sentier à grandes enjambées, aspirant à pleins poumons l'air froid qui montait de la plaine.

Il s'apprêtait à traverser les vallées couvertes de séquoias et les déserts grandioses où dorment les étoiles. Il longerait des montagnes dressées comme des îles dans les cieux, les mésas de gré rouge et leurs ombres immenses. Des buissons d'ocotillos déroulerait sous ses pas des tapis de lumières. Il s'enfoncerait au milieu des forêts de trembles plongées dans le silence, franchirait des canyons profonds comme l'océan. Au milieu des collines emplies de parfum d'ambre, de gros nuages gris crevés d'éclairs jetteraient sur son chemin des tempêtes de pluie et guideraient ses pas vers l'endroit de ses rêves, ce monde de féerie et de splendeur du golfe de Californie où l'horizon se creuse et la mer se retire.

Extrait de la publication

Il consulta sa montre. L'aiguille marquait six heures. À cet instant, sa mère terminait sa nuit de travail. Elle s'apprêtait à quitter l'enceinte du Memorial Hospital de Phoenix. Son manteau de laine beige passé directement sur sa blouse, elle s'empressait de rattraper le bus 175 sur Main Street, coupait au milieu des avenues désertes, redoutant de manquer l'autocar et de devoir attendre le suivant dans un fleuve d'air glacial et gris.

Un sermon du révérend Simpson lui revint à l'esprit. Le révérend avait parlé de faute irréparable en citant l'épisode de Joseph vendu par ses frères, Caïn tuant Abel. Le sens du propos s'éclaira subitement. Seigneur, suis-je le gardien de ma mère ?

Le seul commandement que sa mère lui enjoignait de suivre était de ne pas mentir. Il avait caché la nouvelle de son départ. Il avait éludé les questions posées l'avant-veille alors qu'elle s'apprêtait à percer son secret. Il avait nié. Il l'avait trahie. Il la laissait en proie à l'arbitraire, aux insultes, aux bravades. Elle vivrait le reste de ses jours avec l'idée qu'elle avait mis au monde un monstre, un fuyard, un vaurien. Le fils qu'elle chérissait, un dévoyé, un lâche.

Il était affecté de cette étrange prédisposition : il ressentait physiquement ce qu'éprouvait sa mère. Quand Mam offrait le visage de quelqu'un de gai, d'heureux, d'invulnérable, alors il se sentait léger, il connaissait des joies intenses. Lorsque sa mère était triste, le monde autour de lui perdait toute sa grâce, plus rien n'avait de charme, rien n'avait de mystère.

Certaines nuits, des bruits dans le couloir le tiraient du sommeil. Mam, toujours en proie à de terribles migraines, arpentait la maison. Le frottement de ses

pas faisait écho à sa souffrance. Allongé sur le lit, Scott imaginait son visage défait, la douleur forant son crâne. Il adressait des prières à Dieu, implorait un répit. Il accompagnait Mam dans sa nuit blanche comme il serait sorti la rejoindre si elle s'était aventurée au-dehors, dans le noir, là où traînent les chiens sauvages. Soudain il n'entendait plus rien. Le mal avait été vaincu. Mam était retournée dans la chambre. La maison retrouvait le calme. Scott demeurait un long moment, les yeux ouverts. Il finissait par s'endormir. Au matin, la mère et le fils portaient des stigmates semblables de lutte.

Scott contractait le désespoir maternel comme il attrapait les maladies contagieuses que Mam ramenait de l'hôpital. Il adorait quand sa mère lui rapportait la grippe. Il attendait l'épidémie, s'impatientait de la venue de l'hiver. La maladie le clouait au lit. Mam restait à son chevet. Son père quittait les lieux. Scott faisait promettre à sa mère de ne plus jamais retourner au Memorial Hospital. La fièvre montait. Il se mettait à trembler. Il était gelé, fourbu, brisé. Mam lui faisait avaler ses médicaments, épongeait son visage, le couvrait d'attentions, murmurait des mots tendres, fredonnait des chansons. Trois jours plus tard, la fièvre était tombée. Le téléphone sonnait. La bonne marche du service des urgences du docteur Jenkins exigeait la présence de l'infirmière Hatford. Ta méchante mère va devoir repartir. Il usait de stratagèmes pour la retenir, se forçait à vomir, crachait ses poumons. Le soir même, elle avait disparu. Il restait seul, il avait froid. Il aurait dû être triste. Le souvenir des jours passés dissipait son chagrin – il se remémorait les

mots, les gestes, les regards. Il se consolait avec des bouts de mémoire.

Le lendemain, son père rentrait. L'air devenait irrespirable. Des plans de fuite s'échafaudaient dans son esprit.

Où avait-il trouvé la force de quitter la maison ? Comment avait-il fomenté un tel sacrilège ? Abandonner sa mère ! La folie de son père était-elle contagieuse ? Cette idée qu'il eût pu tenir quelque chose de son géniteur le terrifia. On dit que j'ai les yeux de Mam et que j'ai son sourire. Mais si j'avais hérité de l'âme de mon père ? Si l'esprit du Malin s'était glissé en moi ? Il avait menti, il avait volé, il avait trahi. Il était en train de devenir un Hatford !

Il se força à accélérer le pas, marcha un long moment sur la route du nord, bifurqua et gravit au sommet d'une butte dominant la vallée. Le soleil pointait au-dessus des montagnes. De son poste d'observation, il pouvait encore apercevoir la maison. Il songea à l'instant où sa mère rentrerait. Il l'imagina désenchantée et morne, posant son manteau sur une chaise, s'affalant sur le canapé en prise à la fatigue. Elle jetait un coup d'œil sur la pendule, gagnait le couloir en direction de la chambre. Son visage retrouvait l'expression de gaieté tendre qui l'habitait à la simple pensée de son fils. Elle ouvrait doucement la porte. Son regard était comme happé par le vide de la pièce. Elle fouillait des yeux la pénombre. Elle s'approchait du lit, effarée, attirée par la lettre posée sur l'édredon. Elle lisait. Et voilà le miracle qu'il espérait : à la dernière phrase, son visage s'éclairait,

Extrait de la publication

lavé de toute peur. La lettre réalisait ce prodige. Changer les larmes en rire.

Sorti de son sommeil, son père se dresserait derrière l'épaule de sa mère. Jeffrey Romuald Hatford s'emparerait de la lettre, la parcourrait, la déchirerait, cracherait dessus. L'homme prendrait son épouse à partie, accuserait la vie qu'elle menait, ordonnerait de choisir entre son travail et lui, proférerait des menaces contre son fils, l'agonirait d'injures, promettrait représailles, châtiment exemplaire. Son regard serait celui d'un détraqué. Sa bouche empesterait un mélange de bière et de mauvais bourbon. Il ferait voler des assiettes. Mam demeurerait impassible. Sa calme froideur décuplerait la colère de son père. Il finirait par lever la main au-dessus d'elle. Mais à cet instant – du moins voilà ce que Scott escomptait – les menaces de la lettre lui reviendraient. Si jamais tes doigts effleurent la joue de Mam… Je te dépasserai en taille à mon retour. Je te mettrai en pièces. Je serai un autre homme. J'aurai appris à frapper, à voler, et à tuer, qui sait ? Je ne baisserai plus le regard devant toi.

Face à l'immensité de la plaine, il comprit l'étendue du chagrin de sa mère. Il scruta le chemin qu'il venait de parcourir, regarda sa montre. L'autobus de 6 h 45 déposerait bientôt Mam sur la route 17. Il avait quelques minutes pour arriver à la maison avant qu'elle n'y pénètre et ne découvre la chambre vide. Il se délesta de son sac, se mit à courir.

Il bondissait. Ses pieds soulevaient la poussière. Chaque pas lui faisait prendre de la vitesse, chaque foulée était plus longue que la précédente. Il se sentait

Extrait de la publication

insaisissable. Il était Bob Hayes, il était l'équipe des Dodgers à lui seul.

Lorsqu'il parvint à quelques dizaines de mètres de chez lui, il se dit qu'il était un sorcier. Il avait eu le pouvoir de remonter le temps. Il effaçait la douleur, il effaçait la peine.

Il ouvrit doucement la porte, traversa le salon, s'engouffra dans sa chambre. Il déchira la lettre, mit les morceaux dans sa poche. Il se glissa sous les couvertures et attendit, les yeux fermés, l'arrivée de sa mère.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

II

Une main caressa son visage. Un baiser fut déposé sur son front, un bonjour murmuré à son oreille. Il aurait voulu ouvrir les paupières, sauter au cou de Mam, l'embrasser et l'étreindre, fêter comme il se doit le retour de sa mère. Il se ravisa. Son père dormait dans la chambre voisine. Son ronflement faisait trembler les murs. Un mot, une marque d'enthousiasme traversant la cloison et l'homme déboulerait, écumant de rage.

Scott garda les paupières closes. Il préférait sauvegarder la quiétude de l'instant, reporter à plus tard les démonstrations de joie, délices des retrouvailles et accueil en fanfare. Il attendrait que Jeffrey Hatford ait quitté sa demeure. Il laissa sa mère s'éloigner, refermer la porte derrière elle.

Un instant plus tard, la voix de son père hurla dans la maison.

« Tu m'as réveillé !

— Excuse-moi.

— Tu crois que tes excuses vont me faire me rendormir ! ?

— Tu vas réveiller Scott.

Extrait de la publication

— Le sommeil de ton fils est sacré mais le mien, tu t'en moques ! Un infirme n'a pas besoin de sommeil, c'est cela ? »

Scott se leva du lit, marcha jusqu'à la porte, le plus légèrement possible pour éviter tout grincement du parquet.

« Avec le docteur Jenkins, vous vous moquez de moi et de ma patte folle ?.. Ou peut-être que le docteur te pelote en silence ! ?.. »

Son père s'exprimait comme un sauvage. Il ignorait la pudeur, la compassion, le respect et tout ce qui fait vivre les hommes.

« Ou bien c'est toi qui l'entraînes sur le lit ? Et tu pousses des râles, je les connais, tes râles ! »

Scott se glissa dans le couloir, vit son père, quelques mètres devant lui, au milieu du salon, le dos tourné, sa silhouette imposante, dressée, menaçante, face à sa mère. Il regardait la scène, spectateur clandestin, plongé dans la pénombre, et comme tétanisé. Il se plaqua contre le mur, redoutant d'être découvert, je suis une ombre sur le mur, une créature des ténèbres, nul ne m'entend, nul ne me voit.

« Maintenant je te dégoûte, tu pousses tes cris avec d'autres !

Sa mère se tenait face à lui, devant son père, sans manifester la moindre crainte. Elle se dressait, insoumise, face à la barbarie.

— Tu ne réponds pas. Tu préfères garder ta voix pour le docteur Jenkins ? »

Son père se comportait comme une bête. Tu n'aimes rien ni personne, pas plus les autres que toi-même, tu ne vénères que la force, tu n'obéis qu'à ton instinct. La force est ton unique langage, la

Extrait de la publication

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELJN000354.N001
Dépôt légal : août 2011

Extrait de la publication

Extrait de la publication